« L'HÉRITAGE GUERRIER HANTE ENCORE L'IMAGINAIRE NIPPON »

Durant l'époque médiévale (1185-1573), l'archipel a vécu au rythme des conflits et des divisions, avant de basculer dans un régime autoritaire mais stable, qui dura jusqu'en 1867. Pierre-François Souyri analyse ces huit siècles d'histoire.

PAR FRÉDÉRIC GRANIER (TEXTE) ET FRED MERZ/REZO (PHOTOS)

Un historien spécialiste du Japon

Après avoir enseigné à l'Inalco et dirigé la Maison franco-japonaise de Tokyo, Pierre-François Souyri est aujourd'hui à la tête de la section d'études japonaises à l'université de Genève. Il est l'auteur, entre autres, de *Histoire du Japon médiéval – le monde à l'envers* (éd. Tempus) et d'une *Nouvelle Histoire du Japon* (éd. Perrin).

Face à notre journaliste, Pierre-François Souyri commente un rouleau peint du XIIIe siècle : «Des guerriers qui plaisantent, un sentiment de liberté, de désordre permanent... On est loin des représentations strictes et figées que le XIXe siècle donnera des samouraïs.»

GEO HISTOIRE : Durant la période médiévale (1185-1573), le Japon est en proie aux guerres, aux trahisons, aux rivalités... Ce pays est-il violent par nature ?

Pierre-François Souyri : Non ! La brutalité n'a pas toujours rythmé son histoire. La société japonaise à la période de Heian (794-1185), qui marque l'apogée de la cour impériale, est l'un des plus stables dans le monde à cette époque. En trois siècles, la peine de mort n'y a jamais été appliquée, tandis qu'à Byzance, considérée alors comme le cœur de la civilisation occidentale, on torture, on mutile et on assassine sans états d'âme. De même, au cours de la période d'Edo (1603-1867), pendant deux siècles et demi, même s'il règne un ordre policier autoritaire, le Japon ne connaît quasiment pas la guerre, alors qu'au même moment, les conflits sont incessants en Europe.

En 1185, pour la première fois, le pouvoir central, jusque-là détenu par l'empereur, se retrouve partagé entre ce dernier et un chef militaire, le shogun. Pourquoi ?

A partir des XIe-XIIe siècles, de plus en plus de notables provinciaux s'émancipent, s'arment et se regroupent dans les *bushidan*, des hordes de guerriers dirigées par des chefs patriarcaux. Deux clans, les Taira et les Minamoto vont s'opposer durant plusieurs années, jusqu'à la victoire de ces derniers, qui imposent une nouvelle organisation politique. L'empereur n'est alors plus le seul à exercer le pouvoir : Minamoto no Yoritomo est nommé «général en chef chargé de la pacification des barbares», terme un peu ronflant qui désigne le shogun, c'est-à-dire le seul autorisé à entretenir une force militaire dans le pays. Il obtient le droit de nommer des intendants militaires, ses vassaux, chargés de maintenir l'ordre dans les fiefs de l'aristocratie, et s'engage auprès de l'empereur à collecter l'impôt. Ce compromis va perdurer pendant la période de Kamakura (1185-1333). C'est un système inédit en Asie : le Japon est alors le seul pays où il y existe une militarisation de la classe dirigeante aussi avancée.

Peut-on parler de féodalité comme en Europe à la même époque ?

Tout à fait. Lorsque les premiers missionnaires débarquent au Japon au milieu du XVIe siècle, ils sont surpris par les points de convergence. Ils ont perçu qu'il existait une classe de chevaliers qui structurait la société japonaise, une aristocratie guerrière comme c'était le cas en Occident. Certaines similitudes sont flagrantes : un empereur qui bénéficie d'une aura religieuse (et que ces premiers observateurs nomment d'ailleurs «pape»), une hiérarchisation des seigneurs qui exercent une grande partie des pouvoirs régaliens, des guerriers, les samouraïs, structurés selon des liens vassaliques... Les Européens découvrent aussi un pouvoir fondé sur des bases régionales, comme chez eux...

Au milieu du XIIIe siècle, les Mongols ont conquis la moitié du continent eurasiatique. Le Japon a-t-il été préservé ?

Oui, par miracle... Les Mongols se sont servis de navires qu'ils avaient fait construire en Chine et en Corée pour atteindre le Japon. Le *bakufu* (gouvernement shogunal) a donné l'ordre de fortifier les côtes et s'est préparé à affronter la première invasion de son histoire. Mais les deux tentatives mongoles de 1274 et 1281 se sont soldées par des désastres : des typhons ont détruit leur flotte. Les survivants, abandonnés sur les plages, ont été sabrés sans ménagement par les samouraïs. Pour la cour impériale, il n'y avait pas de doute : les divinités avaient sauvé l'archipel grâce au «vent divin» (*kami kaze*).

La double victoire des Japonais sur l'armée mongole a-t-elle permis de construire une identité nationale ?

C'est en tout cas le discours que reprendront les nationalistes au début du XXe siècle... Les guerres mongoles, c'est un peu comme Jeanne d'Arc qui a bouté les Anglais hors de France. Là, on aurait bouté les Mongols hors du Japon, ce qui aurait provoqué un grand réveil national. Mais, en réalité, seuls les guerriers et l'aristocratie se sont sentis concernés par cette guerre. Les paysans ne se sont pas battus. Si l'armée mongole avait réussi son invasion et occupé le pays, il y aurait peut-être eu un sursaut comme on a pu l'observer en Corée, où la population a massivement résisté, parce que les Mongols étaient d'une brutalité épouvantable et qu'ils ont augmenté les impôts. La tentative d'invasion du Japon a constitué indéniablement un choc, mais de là à dire qu'elle a unifié le pays en une nation... Au contraire, la victoire a déstabilisé un peu plus le régime.

Pourquoi le pays a-t-il alors sombré dans la crise ?

Parce que les guerriers n'ont pas pu être récompensés comme ils le souhaitaient... La société vassalique japonaise est en effet fondée sur l'attribution de bénéfices fonciers : les samouraïs se mobilisent en cas de guerre et, en échange, ils comptent bien obtenir la promesse de nouvelles terres octroyées sur les vaincus, ou au moins un renouvellement des garanties sur leurs domaines. Mais les guerres mongoles ont été défensives, et la victoire n'a entraîné aucune confiscation de terres. Le shogun a donc été confronté à une crise sans précédent. Il a bien essayé de tempérer le mécontentement des samouraïs en abolissant leurs dettes, mais cela n'a fait que retarder l'inévitable. Le régime s'est effondré en 1333, laissant place à une éphémère restauration impériale.

Pendant le Moyen Age, le pays est instable. Vous attribuez cette situation au système de rétribution des samouraïs...

En effet. Le système nécessitait des conflits permanents pour s'autoréguler. Par ailleurs, il n'y avait pas de système de primogéniture dans le Japon médiéval. Contrairement aux sociétés occidentales, le fils aîné n'héritait pas nécessairement du fief. A chaque génération, celui-ci était donc divisé entre tous les héritiers, dont parfois les filles et les enfants des concubines. Avec le temps, les propriétés seigneuriales se réduisaient comme peau de chagrin, et les cousins finissaient par se constituer en familles autonomes qui allaient s'opposer pour le contrôle du territoire. Le Japon va donc devenir le terrain d'incessantes querelles au sein des lignages seigneuriaux.

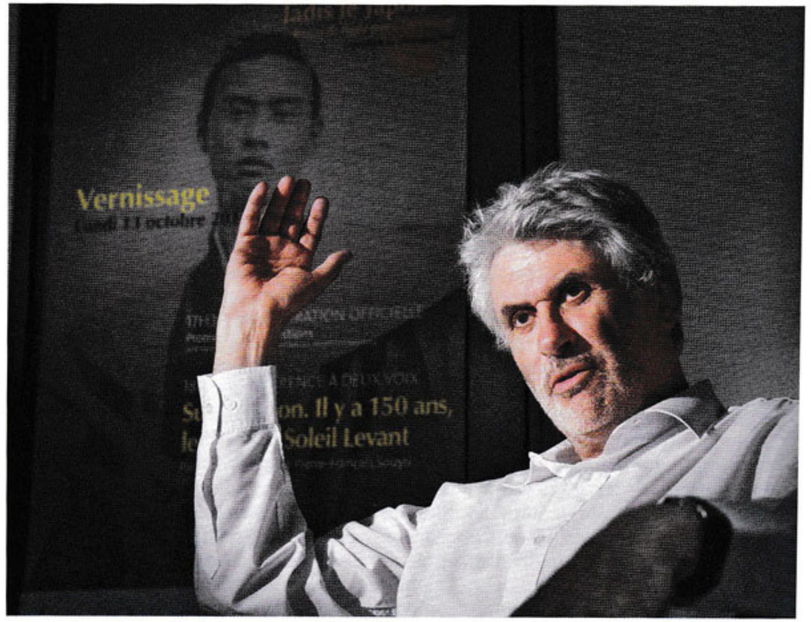
Pourquoi parlez-vous de «monde à l'envers» pour qualifier le Japon féodal ?

Le terme est une expression japonaise de l'époque. Entre le XIVe et le XVIe siècle, le monde rural est très bien organisé, bien plus qu'en Occident : lorsqu'un seigneur est trop faible pour les protéger, il arrive souvent que les paysans ferment leur territoire à ses hommes. Ces organisations «horizontales» comme les guildes, les corporations ou les communautés villageoises réunies en assemblées, sont donc capables de bouleverser l'ordre établi. Avec la chute du shogunat en 1333, le pouvoir central perd tout prestige. Les rapports de confiance sont fluctuants, la fidélité du vassal au seigneur ne va plus de soi : ce qui compte avant tout, c'est de protéger son domaine des ambitions de son voisin. Les paysans se retournent contre les seigneurs, les samouraïs changent d'alliance selon leur intérêt du moment... Ce «monde à l'envers» renvoie à une quête d'autonomie de la société locale, à un niveau rarement atteint en Occident.

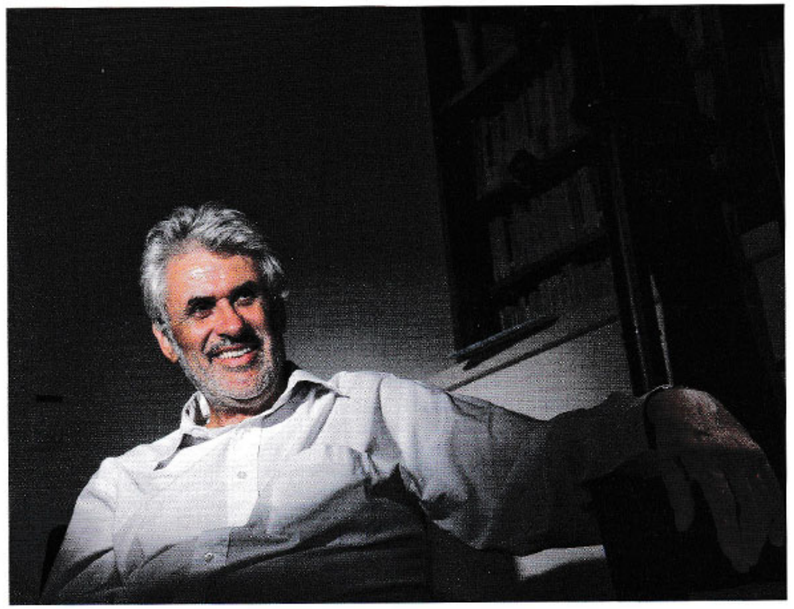
> «Des paysans s'organisaient en guildes et corporations capables de bouleverser l'ordre établi»

Comment devient-on samouraï ?

Il suffit de le proclamer. Le paysan ou le notable de village peut simplement affirmer : j'ai les moyens de m'offrir un cheval et un sabre, je suis donc un samouraï. Mais c'est un jeu dangereux, car il risque alors de se faire réquisitionner dans une armée seigneuriale et de mourir au combat. Contrairement aux chevaleries européennes, les samouraïs ne constituent pas un groupe fermé : la période médiévale voit donc l'apparition de «samouraïs de la terre», c'est-à-dire des guerriers issus de la paysannerie locale. On garde une image d'un •••



En 2015, Pierre-François Souyri a organisé la première édition des Rencontres de Genève, Histoire et Cité, dont le thème était «Construire la paix». Un sujet qui entre en résonance avec son champ d'études, le Japon, nation autrefois agressive devenue démocratique et pacifique.



«L'archipel fascine plus que jamais», souligne le chercheur. Au sein du département d'études asiatiques de l'université de Genève, Pierre-François Souyri enseigne l'histoire du Japon. Cette année, 160 étudiants se sont inscrits à la section d'études japonaises.

●●● Japon très ordonné et strict, alors qu'en réalité, la société de cette époque est relativement libre et offre de vraies perspectives d'ascension sociale. N'importe qui peut porter des armes, pour peu qu'il en ait les moyens, et imposer sa domination sur un domaine s'il a la puissance militaire. Le revers de la médaille, c'est l'apparition, dès la fin du XIIIe siècle, des *akuto* («vauriens»), des guerriers insoumis et violents qui se déplacent en bande et font régner la terreur dans les campagnes. Ils harcèlent les paysans, agressent moines et fonctionnaires... Durant cette période, la violence est à son summum. Ce n'est pas un hasard si la philosophie zen connaît un essor aux XIVe et XVe siècles. Le zen est souvent utilisé comme technique de respiration et de méditation. Les guerriers vivent des situations de stress intenses, parce que la guerre est là, on se bat, on tue ou on doit parfois se suicider... Le zen, c'est un peu la psychanalyse du guerrier !

La notion de justice est-elle abstraite dans le Japon médiéval ?

Je cite souvent une anecdote tirée du *Tsurezure gusa* (*Les Heures oisives*), un texte du XIVe siècle : un Japonais revendique la propriété d'une rizière mais perd son procès. Furieux, il envoie ses hommes de main détruire la rizière en question pour se venger. Les hommes partis, ils commencent par toutes les rizières qui se trouvent sur le chemin en déclarant : «Il n'y a pas plus de raison de couper le riz de la rizière en cause, mais puisque nous allons pour mal faire, pourquoi ne pas couper le riz en d'autres endroits ? » Cette histoire est révélatrice : il n'existe plus au XIVe siècle de véritable justice dans un Japon plongé dans une guerre civile permanente, où chacun obéit à ses intérêts... A nos yeux, le «monde à l'envers» peut être considéré comme positif, parce qu'il s'appuie sur des pratiques relativement démocratiques de contestation de la hiérarchie. Mais pour les puissants, ce chaos est perçu alors comme le règne de l'égoïsme le plus total : peu à peu, une élite va prendre conscience qu'il est temps de reprendre le pays en main et d'installer un pouvoir fort.

Trois seigneurs, Nobunaga, Hideyoshi et Ieyasu, vont «moderniser» le pays à la fin du XVIe siècle. Comment imposent-ils leur autorité ?

Face à cette instabilité permanente est née une forme de lassitude dans toutes les couches de la société. Au début du XVe siècle, on observe déjà l'apparition des *ikki*, des ligues de petits seigneurs fondées sur des serments sacrés, qui ont permis de pacifier provisoirement certains territoires. L'autre élément déterminant, c'est l'arrivée des Occidentaux à partir de 1543, qui introduisent les armes à feu dans l'archipel. Pour la première fois, celui qui gagne sur le champ de bataille n'est plus nécessairement le plus fort, mais le mieux organisé. Ce nouveau mode de combat, qui implique des armées qui manœuvrent, voit l'émergence des grands seigneurs de la guerre, qui cherchent à mettre en place non pas seulement des principautés, mais un véritable Etat.

Qui met un point final à l'instabilité ?

Tokugawa Ieyasu qui, en 1600, remporte la bataille de Sekigahara, notamment grâce à l'aide de seigneurs qui se sont retournés au dernier moment contre leurs propres alliés – on est bien loin de l'idéal de loyauté du samouraï qui sera véhiculé plus tard dans le code du bushido ! Tokugawa Ieyasu élimine donc les vaincus, rétablit le shogunat et fonde une dynastie qui durera deux siècles et demi. Commence alors pour le Japon la période pré-moderne, dite «d'Edo» (1603-1867). C'en est fini du «monde à l'envers» qui avait mis le pays à feu et à sang : désormais les fiefs sont contrôlés par le pouvoir central et les statuts sociaux sont clarifiés, voire rigidifiés, apportant à la population une forme de sécurité.

Comment la dynastie Tokugawa réussit-elle à tempérer les ardeurs des grands seigneurs ?

Grâce à un système ingénieux : celui de la «résidence alternée» des daimyos. Il s'agit d'obliger ces grands seigneurs et potentiels concurrents à résider alternativement une année dans leur fief et une autre dans la capitale Edo, auprès du shogun. Chaque année, les daimyos défilent donc sur les routes avec leur suite, parfois de plusieurs centaines de personnes. Les Tokugawa ont mis en place un système d'auberges pour accueillir ces daimyos et leur entourage. Les seigneurs, qui doivent mener un grand train de vie, y dépensent des fortunes. Pour ceux qui possèdent une terre à l'autre bout du Japon, cela signifie des mois et des mois sur les routes... Et gare à ceux qui souhaitent s'émanciper : les membres de leur famille, résidant en permanence à Edo, constituent des otages, et les biens du seigneur peuvent être saisis.

Dans cette société pacifiée, un samouraï a-t-il encore un rôle à jouer ?

Depuis les réformes de la fin du XVIe siècle menées notamment par Hideyoshi, on n'entre plus dans le groupe des samouraïs autrement que par la naissance. Le statut s'apparente dorénavant à celui d'une noblesse militaire facilement contrôlable... Mais la force de ce groupe, qui représente alors environ 7 % de la société, est de savoir s'adapter au changement. Les daimyos ont en effet contraint leurs samouraïs à s'installer dans les cités, au pied des châteaux. De spécialistes de la guerre vivant dans leur manoir, les samouraïs se transforment donc en administrateurs vivant dans les villes. Certains deviennent de grands intellectuels, car cette bureaucratisation les oblige à acquérir des savoirs pratiques : compter, écrire, réaliser un arpentage... Durant toute la période d'Edo, les samouraïs constituent une couche moyenne supérieure qui encadre la société et la tire vers le haut. Mais, parmi eux, certains sont moins bien lotis : la chute des

> «Pour la plupart des Japonais d'aujourd'hui, la période d'Edo reste l'âge d'or de leur civilisation»

familles seigneuriales au début du XVIIe siècle a entraîné le licenciement de guerriers qui se sont retrouvés déclassés, contraints d'errer dans un pays qui n'avait plus besoin d'eux. Ce sont les rônins.

Pourquoi le Japon se referme-t-il durant deux siècles et demi ?

Tout d'abord, le phénomène d'autarcie touche à peu près tout l'Extrême-Orient au XVIIe siècle (Chine, Corée...) L'objectif était de contrôler les élites marchandes qui, quand elles s'occupent de commerce international, deviennent ingérables. Par ailleurs, l'aristocratie, traumatisée par des siècles de guerre, aspirait au calme, quitte à prendre les décisions les plus radicales, comme le massacre des missionnaires. On craint en effet que le christianisme soit l'avant-garde de la colonisation pure et simple du Japon.

La fermeture du pays signifie-t-elle le repli sur lui-même ?

Non, puisque le Japon va connaître un développement interne extraordinaire, avec des échanges intrarégionaux comme on n'en avait jamais vus. Pour la plupart des Japonais d'aujourd'hui, la période d'Edo reste l'âge d'or de leur civilisation. D'une certaine façon, le Japon fonctionne alors comme une microéconomie monde, pour reprendre le concept de Fernand Braudel. On assiste même à des prémices d'industrialisation, bien avant l'arrivée des Occidentaux, dans les années 1850. Mais, à partir du moment où les Américains et les Européens forcent le shogun à ouvrir les portes du Japon, le pouvoir perd toute légitimité. Il s'effondre en 1867, ouvrant une nouvelle ère, celle de Meiji (1868-1912), qui marque le retour de l'hégémonie impériale.

La période féodale hante-t-elle toujours l'archipel ?

D'un point de vue architectural, il ne reste plus grand-chose des vestiges de l'ancien temps, car les structures des châteaux et temples étaient en bois... Mais le Japon des samouraïs reste très présent dans la culture populaire et fascine toujours les jeunes, au Japon comme en Occident. De nombreux mangas et jeux vidéo s'inspirent des grandes figures de cette époque.

La violence des siècles précédents a-t-elle laissé des traces ?

Oui, mais pas seulement à cause de l'époque médiévale. L'époque moderne, qui a abouti à la catastrophe de la capitulation en 1945, a créé un traumatisme encore vivace. Le Japon aspire à la paix : ce n'est pas un hasard si le parti libéral démocrate est resté quasi continuellement au pouvoir depuis sa création en 1955... Quant à l'article 9 de la Constitution du pays, entrée en vigueur en 1947, il stipule que le Japon «renonce à jamais à la guerre». Depuis son arrivée au pouvoir en 2012, le Premier Ministre Shinzo Abe a tenté de revoir cette doctrine pacifiste, mais l'opposition d'une grande partie des Japonais montre bien que le sujet reste sensible. On ne sort pas indemnes de plusieurs siècles de violence et d'instabilité. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIC GRANIER